

**FATEMA MERNISSI ET ASSIA DJEBBAR, OU LE DEVOILEMENT
DE LA VOIX
POLITIQUE ET RELIGIEUSE DE LA FEMME MUSULMANE /
FATEMA MERNISSI AND ASSIA DJEBBAR, OR THE UNVEILING
OF THE POLITICAL AND RELIGIOUS VOICE OF WOMEN IN
ISLAM / FATEMA MERNISSI ȘI ASSIA DJEBBAR SAU
DEZVĂLUIREA VOII POLITICE ȘI RELIGIOASE A FEMEILOR ÎN
ISLAM¹**

Résumé : Longtemps, la voix féminine se tue dans le monde musulman, étouffée par l'hégémonie masculine, seule habilitée à traiter les textes religieux. Deux femmes, Fatema Mernissi, sociologue et écrivaine marocaine et Assia Djebbar, femme de lettres et auteure. Toutes deux de renommée internationale, vont redonner leurs voix aux femmes et rétablir des vérités trop longtemps oubliées; celles que les femmes, comme les hommes, ont eu un rôle majeur dans la diffusion du savoir et de la parole, au moment où l'Islam est venu rétablir l'un comme l'autre, dans ses droits. Les deux auteures s'aident de textes religieux et historiques, qui constituent des valeurs reconnues au sein de la communauté ecclésiastique, une mise à jour d'un savoir ancien, trop longtemps ignoré.

Mots-clés : femme, diriger, Islam, droits, Fatema Mernissi, Assia Djebbar.

Abstract: For a very long time, the female voice has been silent in the Muslim world, stifled by male hegemony, which was the only one empowered to deal with religious texts. Two women, Fatema Mernissi, Moroccan sociologist and writer and Assia Djebbar, woman of letters and author. Both of international renown, will give their voices back to women and reestablish long forgotten memories; those that women, like men, had a key role in the spread of knowledge and speech, when Islam came to restore the one as the other, in its rights. The two authors use religious and historical texts, which are recognized values within the ecclesiastical community, an update of ancient knowledge, for a long time ignored.

Keywords: Woman, leader, Islam, Rights, Fatema Mernissi, Assia Djebbar.

La femme musulmane peut aujourd'hui, en Algérie, au Maroc, en Tunisie ou en Egypte occuper de hautes fonctions. Les femmes sont médecins, enseignantes, avocates, voire même juges, où présidente, comme c'est le cas à Singapour, avec Halimah Yacob, élue à la tête de sa République depuis 2017. Néanmoins les problèmes que peuvent vivre les femmes en terre d'Islam ne sont pas tous résolus pour autant, car même si, par la force de son travail ou de ses études, la femme a pu s'émanciper et monter les marches de l'ascenseur professionnel. Pourtant, dans la société machiste dans laquelle nous vivons, beaucoup de choses restent encore à faire pour qu'elle soit considérée comme un citoyen à part entière.

La religion musulmane accorde pourtant tous ses droits à la femme. Le mot « femme » est cité exactement autant de fois que le mot « homme » dans le Coran. Il en est de même pour les mots « croyants » et « croyantes ». Il n'y a donc aucun doute qu'hommes et femmes sont égaux en Islam. Évidemment, la réalité est loin de représenter cette équité tant respectée dans le Coran.

Au Maroc et en Algérie, deux voix féminines vont s'élever pour dire l'indicible, l'une va oser l'exégèse, l'autre mentionnera la note « roman » sur la couverture de son ouvrage, probablement pour ne pas heurter la sensibilité de certains, les débuts des années 90 ayant vu naître en Algérie une radicalisation subite d'une frange de la société. Ces deux femmes ayant acquis une notoriété qui dépasse celle de leurs deux pays respectifs, disent ce

¹ Mounia Belguechi, Département de lettres et langue française, Université des Frères Mentouri de Constantine, Algérie, mouniabel@gmail.com

qu'a apporté l'Islam à la femme, à la manière de ces « rawiyates »¹ contemporaines du prophète Mohamed, dont la parole compte autant que celle du plus respectable des hommes/compagnons de Mohammed. Fatima Mernissi et AssiaDjebbar, chacune à sa manière vont tenter de « rétablir » la femme musulmane dans ses droits.

Évidemment, la réception dont font objet les deux ouvrages se fait contestataire, faut-il rappeler que les hommes ont rarement donné la parole aux femmes lorsqu'il s'agit de légiférer sur leurs propres droits. Encore moins lorsque ces femmes, ont choisi la langue de l'autre pour se dire, la langue du non-musulman, celle de l'apostat.

Comment faire preuve de légitimité religieuse lorsqu'on est affublés d'un double handicap, celui d'être femmes d'abord et d'être francophone ensuite ?

Fatima Mernissi raconte dans l'introduction du *Harem politique* (Mernissi, 1987), comment elle a décidé d'écrire ce livre, après une vive discussion chez son épiciier, où elle se verra remise dans sa « position de femme », par un client de l'épiciier, qui, gêné par cette farfelue acheteuse, récitera un supposé hadith du Prophète Mohammed. Le hadith en question dit : « *Ne connaîtra jamais la prospérité le peuple qui confie ses affaires à une femme* » (Mernissi, p. 07). Cet incident a dû susciter chez la sociologue l'envie de vérifier la véracité de ce hadith même s'il n'a pu être la cause principale d'une enquête aussi importante. Sociologue émérite et enseignante universitaire, Fatima Mernissi est l'une des rares femmes chercheuses ayant osé commenter la parole du Prophète Mohammed. Bien évidemment, cela ne sera pas sans conséquences. Ses ouvrages sur l'islam ont souvent soulevé un immense tollé et ses interprétations des textes religieux lui ont souvent valu des critiques très vives de la part des islamologues.

L'auteur aborde un exemple édifiant dans l'ouvrage que nous proposons de commenter. En effet, elle rappelle cette anecdote vécue en Malaisie, lors d'une conférence qu'elle donnait, où, elle abordera la personnalité singulière de SakinaBint Hussein², arrière-petite-fille du Prophète Mohammed. Le directeur d'une revue islamique Londonienne interrompt FatimaMernissi, l'accusant de mentir quand à l'authenticité de son discours. Pire encore, l'homme affirme que Sakina est morte en même temps que son père, assassiné alors que cette dernière avait six ans.

On comprend mieux les raisons de cette réaction lorsque nous lisons les pages consacrées à Sakina dans le texte et au vu des sources (Mernissi, p. 269.741.) ô combien sérieuses que l'auteure a utilisées pour les écrire. Nous comprendrons aussi la réaction de cet homme, ainsi que le poids et les enjeux que peut avoir la biographie de cette femme musulmane si libre à travers l'exemple qu'elle pourrait offrir aux autres musulmanes, si sa vie avait été médiatisée. L'audace de cette musulmane proche du Prophète (rappelons qu'elle est son arrière-petite-fille) qui jouit malgré sa liberté de toute la respectabilité exigée par la communauté arabe de l'époque et que F.M convoque comme témoin d'un passé historique.

Pourtant, si la religion musulmane exclut la hiérarchisation ecclésiastique, et stipule que nous sommes tous égaux devant Dieu, avons-nous pour autant tous, le droit de commenter la parole de Dieu et celle de son Prophète ? Est-ce qu'une femme érudite peut avoir autant de poids qu'un homme érudit ? L'auteur qui nous réunit aujourd'hui ajoute un commentaire digne d'un véritable exégète de la religion musulmane et apporte un nouvel éclairage sur le rôle de la femme et sa position au sein de la société musulmane aux premières années de l'Islam.

A la question « *une femme peut-elle commander les musulmans ?* » (Mernissi, P. 07), la réponse est oui, sans aucun doute. L'auteure choisit le chemin le plus court pour répondre à cette question. Contrairement aux commentateurs classiques, dont elle ne conteste pas la parole. Elle prendra donc appui sur leurs écrits en rappelant certains faits y

¹ conteuses

² Petit-fils du Prophète Mohammed.

figurants. Ces récits, qui ont souvent été oubliés ou marginalisés par leurs successeurs, n'arrangeaient sûrement pas certains hommes politiques.

Cet essai est en fait une enquête minutieusement menée et dûment documentée à partir d'auteurs reconnus en Islam¹ comme Bukhari auteur du volumineux *Sahih*, Tabari, l'inattaquable auteur du *Tafsir* (commentaire du Coran) et du *Tarikh* (Histoire du Prophète et des contextes de descente des sourates), Ibn Quayyim Al Jawziya B. Hisham (auteur de la biographie du prophète), B.Saad B. Hajar (auteur du répertoire des biographies des disciples...

Pourtant, depuis la mort du Prophète et jusqu'à aujourd'hui, nous percevons un monde musulman scindé en deux instances bien distinctes, ce qui impose par conséquent un dominant et un dominé. La femme, qui représente la moitié de la communauté musulmane, se voit réduite à l'état de sujet mineur, dont le destin est éternellement rattaché à celui des hommes de son entourage.

Mernissi s'intéresse au fait et s'y applique en apportant les preuves écrites de l'égalité hommes/femmes. Elle oppose deux dialogues et impose l'indicible: que la politique est à l'origine des inventions et mensonges autour de la parole de Mohamed, prophète de l'Islam et que la femme, à qui l'islam a donné tous les droits, représentait et représente encore un adversaire craint par les tenants du pouvoir ecclésiastique, pourtant non reconnu en Islam.

Nous n'aborderons pas dans cet article les grands sujets ayant fait polémique, tels que le voile. Il sera surtout question de la place qu'occupe la femme dans les décisions politiques majeures en terres d'Islam. La question est intéressante, puisque Mernissi la donne comme premier exemple de son long réquisitoire sur les droits « perdus » de la femme musulmane.

L'auteure expose le récit opposant deux grandes personnalités de l'entourage proche de Mohammed, à savoir, la guerre ayant opposé Aïcha, son épouse, à Ali, qui était à la fois cousin et gendre du Prophète. Aïcha reprochant à Ali de ne pas avoir traduit en justice les assassins d'Uthman et contesta sa légitimité en tant que khalife. Elle prit les armes alors qu'elle était âgée de 42 ans, dans une bataille qu'on nomma « *La bataille du chameau* »² et que Mernissi évoque avec humour comme on le voit dans ces phrases :

Les historiens appelleront cet affrontement « la bataille du chameau », se référant à celui que montait Aïcha, et évitant ainsi de lier dans la mémoire des petites musulmanes le nom d'une femme à celui d'une bataille. (Mernissi, p.13)

Mernissi trouve en Aïcha l'alliée parfaite, elle est la femme moderne par excellence, aimée et respectée par son mari, elle a également une mémoire infallible, une parfaite maîtrise du fiqh et est très estimée par les disciples de Mohamed. C'est dire que sa parole a son importance dans cette nouvelle religion. Le fait qu'un Said Al Afghani³, se disant biographe de Aïcha (1971, *Aïcha et la politique*), ait entrepris l'écriture du rapport qu'entretient l'épouse du Prophète avec la politique, et ce, en 1946, est une unie volonté, d'un unie contemporain qui voudrait montrer en Aïcha l'exemple parfait de l'échec de l'implication de la femme dans les affaires des hommes. Mernissi le cite : « *On dirait qu'Allah a créé les femmes pour reproduire la race, pour éduquer les générations et diriger les foyers, il voulait nous donner une leçon pratique qu'on ne peut oublier* » (Mernissi, p.13).

Et nous voici, 14 siècles après Mohammed, Prophète de Dieu, avec un nouveau commentateur, qui délivre un complément d'information au sujet de cette bataille, certes peu honorable, puisque les musulmans ont pris les armes les uns contre les autres. Al

¹Ibid , p. 16, 17.

²Ibid, p. 13.

³ Idem.

Afghani omet de dire que cette guerre entre Aicha et Ali avait pour cause un conflit politique légitime. Il dira plutôt :

Le souvenir d'Aicha est à méditer plus que jamais de nos jours, il ne cesse de dire aux musulmans : Regardez comme cette tentative a échoué au sein de notre histoire musulmane ! Nous n'avons pas à la répéter absurdement. Nous n'avons pas à verser du sang à nouveau, et à détruire de nouveaux foyers... Comment peut-on faire une chose pareille avec l'exemple encore si vivace d'Aicha ? (Mernissi, p.14)

F.M. entreprend la défense d'Aicha, preuves à l'appui, et cite ses contemporains qui la décrivaient comme une femme qui « n'a d'égale ni parmi les femmes, ni parmi les hommes de son siècle » (Mernissi, p.13). Mernissi accule Al Afgrani qui ne peut affirmer qu'Aicha est une meurtrière sans l'appui de sources historiques dignes de foi. Pire encore, ce dernier se permet de généraliser, et de condamner toutes les femmes depuis ce jour, à payer cet affrontement en étant totalement exclues de la vie publique et en étant réduites à de simples génitrices en charge d'un foyer. Aucun expert, ni aucun historien reconnu, n'ont jamais apporté les preuves de telles affirmations.

Et puisque Al Afghani semble convoquer Tabari, F.M. va entreprendre une joute historique, s'appuyant sur les plus grands noms du Tafsir et du Tarikh, elle dira :

Enorme est la tâche de celui ou de celle qui veut retourner aux sources ! j'ai donc lu, armée de cette farouche volonté de connaissance, Tabari et les autres auteurs, notamment B. Saad, l'auteur des At-Tabakat Al- Kubra (Les Grandes Classes), B. Hadjar, l'auteur du répertoire des biographies des disciples, Al Isaba, les recueils de hadith de Bokhari et Nissai... et ce, pour comprendre et éclairer le mystère de cette misogynie que doivent affronter les femmes musulmanes en 1986. » (Mernissi, p.17).

L'enquête repose sur le fait que Mohamed, en plus d'être le Prophète de l'Islam est également un personnage historique dont les simples faits, gestes ou paroles ont été dument transcrits et suivis par bon nombre d'historiens, et ce, depuis près de 15 siècles. En exploitant sa biographie, reconnue par TOUS les théologiens comme étant une source sûre, repérer le vrai hadith du faux hadith devrait être chose aisée... pourtant :

Le sujet féminin aura été cause de conflits socio-politiques et ce, dès la naissance de la religion musulmane. Mernissi rapporte des récits réels, selon les auteurs cités plus hauts, elle cite entre autres l'imam hanbalite Ibn Qayyim Al-Jawziya (Mernissi, p.18), qui créa une science chargée de repérer les hadiths fabriqués et Bokhari, fondateur au IX^{ème} siècle de la science de l'Isnaad¹ (chaîne de transmission des hadith depuis le Prophète). Elle dira à propos de ces créations et transformations : « Ce qui nous permet de constater que la période contemporaine ne constitue guère une exception, lorsqu'il s'agit de travestir les privilèges et les intérêts en tradition du Prophète » (Mernissi, p.18).

Quelques pages, ici et là, viennent nous rappeler que Mernissi ne se prétend pas exégète ou islamologue, elle est femme de lettres, un être curieux de son histoire, la féminité en plus.

La voici apostrophant ses lecteurs, témoins ou complices d'une quête, qu'elle devine parfois subversive à leurs yeux :

Chevaucher seule dans la mémoire, sans gardiens et sans guides. Prendre les sentiers non pas interdits, ce serait enfantin, mais simplement plaisants, agréables, peu fréquentés, encore inexplorés, peut-être parce que le pouvoir ne passait pas par là. Baguenauder, au gré des lectures, dans les prairies si vastes de la mémoire musulmane qui est mienne, est-ce pécher ? Le Qoran ne veut-il pas dire, selon Lissan Al Arab, « Lire » tout simplement ? Mais peut-on jamais lire « tout simplement » un texte où le

¹ Ibid, p.18.

politique et le sacré se joignent, se fondent et se confondent au point de devenir indistincts ? (Mernissi, p.19, 20)

Dans son élan, elle répondra à ses propres questionnements

Ce n'est pas le présent uniquement qu'Imams et politiciens veulent gérer pour assurer notre bonheur en tant que musulmans, c'est surtout le passé qui est étroitement surveillé et totalement géré pour tous, pour les hommes et pour les femmes. Ce qui est surveillé et géré, en fait, c'est la mémoire-histoire. Personne n'a réussi jusqu'à présent à interdire l'accès à la mémoire-souvenir. (...) . (Mernissi, p.19, 20)

Elle n'est d'ailleurs pas seule à avoir entrepris de traverser ce chemin périlleux, d'autres avant, et après elle, ont tenté l'aventure, non sans y laisser quelques plumes. Leur crédibilité en a beaucoup pâtie. Je cite entre autres Mohamed Arkoun (*Lectures du Coran*, 1982), philosophe et historien de l'Islam, qui a emprunté la voie d'une relecture moderniste. Contemporain de Mernissi, il dira à son propos :

Fatema Mernissi, professeure à l'université de Rabat, est en train d'affronter avec courage les foudres des cléricaux qui tiennent à conserver le monopole du magistère doctrinal sur un sujet dont les enjeux touchent de proche en proche non seulement tous les domaines de la vie sociale, politique et économique, mais, par le biais de la sexualité, les structures psychiques des femmes comme des hommes, des enfants comme des adultes. (Arkoun, 1982, p. 173).

Mohammed Arkoun dira encore :

Pour effectuer la longue et difficile traversée de l'Ijtihad, à la critique de la Raison islamique, on ne peut trouver de meilleur terrain d'expérimentation que le statut de la femme dans la Shari'a. On sait combien la femme fait l'objet de polémiques véhémentes, de luttes difficiles, d'études controversées ; en Islam, on côtoie de très près les dangers de l'excommunication majeure dès qu'on esquisse un mouvement vers la révision du statut assigné par la Shari'a à partir de versets coraniques souvent explicites. (Arkoun, 1982, p.173, 174)

Fatima Mernissi, consciente du statut dans lequel est tombée la femme depuis la mort du Prophète, tente de réhabiliter une histoire à laquelle elle croit.

Crédibilité des rapporteurs

En plongeant dans les faits historiques répertoriés par les contemporains du Prophète, de ses épouses et de ses compagnons, FM découvre de précieux documents étayant le substrat d'une réelle égalité entre hommes et femmes, mais y découvre également une véritable volonté politique à faire de la femme un être absent des sphères décisionnelles ; l'objectif des législateurs en place étant de ne pas partager le pouvoir, ou de se protéger des pouvoirs en place.

Elle dresse ainsi le portrait de deux personnages, contemporains de Mohamed, connus notamment pour être des rapporteurs de hadith. Le premier étant Abu Bakra, auteur du hadith que l'auteure qualifie de misogynie. L'auteure s'atèle donc à suivre ce personnage depuis le jour où il épousa l'Islam, jusqu'au jour où il récita le fameux hadith, vingt-cinq ans après la mort du Prophète. Le hadith en question est celui qu'on asséna à F.M chez son épiciier. Il fut donc prononcé à la suite de la « bataille du chameau », entreprise par Aicha contre Ali. Il est à noter que cette dernière ralliera à sa cause une grande partie de la population qui demandait que justice soit faite à propos de l'assassinat d'Uthmane, troisième kalife. Une autre partie de la population s'était ralliée à Ali, qui espérait un apaisement sans passer par la case « justice ». C'était donc une guerre fratricide, entre musulmans, des prises de positions politiques en étaient la cause. Le fait est qu'une guerre s'est faite, qu'elle a engendré des milliers de morts, que des milliers de personnes se sont engagées sous le drapeau d'Aicha et que seul Abu Bakra, qui se souvint deux décennies et demi d'une phrase prononcée par le Prophète (et il fut le seul à réciter ce hadith), a eu pour

argument, pour ne pas participer à cette guerre, qu'une femme ne pouvait mener un peuple à la gloire.

Ni Ali, ni son armée, n'ont vu en Aïcha une femme, mais un adversaire, pourquoi donc ce Hadith jouit-il de crédibilité, puisque l'auteur lui-même n'est pas crédible selon les lois de l'Imam Malik Bnu Anas¹. En effet, Abu Bakra fut condamné et flagellé pour faux témoignage par Omar b Al-Khattab.

L'auteure conclut l'épisode du Hadith « misogynne » en rapportant l'attitude des fukahas à son propos, puisque comme l'on pouvait s'en douter, ce dernier prête à controverse, car si Bukhari l'accepte comme sahih, donnant l'occasion aux uns d'exclure les femmes du champ politique, d'autres noms illustres, comme Tabari, le trouvent non-fondé, il prendra position contre, « *ne trouvant pas qu'il pouvait constituer une base de réflexion suffisante pour priver les femmes de leur pouvoir de décision et justifier leur exclusion du politique.* » (Mernissi, p. 88)

Ce que Mernissi relève dans *Le Harem politique*, c'est cette obsessionnelle intransigeance faite aux femmes, c'est cette tendance à accepter des Hadith récités par des personnages qui ne pouvaient plus jouir de crédibilité, c'est cette préoccupation d'endosser au Prophète Mohammed, fervent défenseur de la femme, puisque sa propre vie, ainsi que celle de ses épouses était publique, des dires qui vont totalement à l'opposé de son message originel ou de l'attitude qu'il avait avec la gente féminine.

L'ouvrage aborde un autre Hadith rapporté par Abu Hureira, qu'Al Bukhari cite dans son *Sahih* : « *Le Prophète a dit que le chien, l'âne et la femme interrompent la prière s'ils passent devant le croyant, s'interposant entre lui et la Quibla* » (Mernissi, p. 92)

A ce supposé Hadith, Aïcha répond « *Vous nous comparez maintenant aux ânes et aux chiens. Par Dieu, j'ai vu le Prophète en train de faire la prière, et j'étais là, allongée sur le lit, entre lui et la Quibla. Et pour ne pas le distraire, j'évitais de bouger ...* » (Mernissi, p. 100)

Abu Hureira, ancien esclave, libéré en épousant la religion musulmane, préférait au travail, à l'agriculture, au commerce ou à la guerre, rester auprès du Prophète, à aider dans les appartements des épouses. L'auteure rapporte les relations qu'il avait avec Aïcha, celle que les croyants venaient voir pour vérifier ce qu'ils avaient entendu dire de Mohamed, celle que B.'Ataa décrit comme « *Aïcha était, parmi toutes les personnes, celle qui avait le plus de connaissances en fiqh, la plus cultivée et, comparée à ceux qui l'entouraient, son jugement était le meilleur* » (Mernissi, p. 100). Aïcha, qui avait la reconnaissance de ses pairs donc, semblait avoir, selon les textes rapportés par Mernissi, des rapports plutôt tendus avec Abu Hureira.

Mernissi aborde un épisode rapporté par un disciple, et où les deux protagonistes se font face :

Nous étions chez Aïcha, et il y avait Abu Hureira avec nous, Aïcha lui dit :

-Père de la petite chatte, est-ce toi qui as dit que tu as entendu le Prophète déclarer qu' «une femme est allée en enfer parce qu'elle a affamé une chatte et ne lui a pas donné à boire » ?

- J'ai entendu dire cela, répondit le père de la petite chatte.

- Le croyant à trop de valeur aux yeux de Dieu, lui rétorqua Aïcha, pour qu'il puisse le torturer à cause d'une chatte (...). Père de la petite chatte, la prochaine fois, quand tu entreprendras de répéter les propos du Prophète, surveille ce que tu racontes. » (Mernissi, p. 103) .

Abu Hureira n'hésitera pas à rétorquer à Aïcha lorsque celle-ci l'attaquera une autre fois à propos d'un autre hadith qu'elle n'adoubait pas « *Tu racontes, dit Aïcha à Abu Hureira des hadith que tu n'as jamais entendus.* », sa contre-attaque fut cinglante : «*Ô*

¹ L'un des trois Imams les plus reconnus. p.85.

mère, moi je ne faisais que quêter les hadiths, toi tu étais trop occupée par le khôl et le miroir » (Mernissi, p. 103).

Ces deux Hadiths, le musulman d'aujourd'hui est conscient de leur non fondement, ce qui est à reprendre ici, c'est surtout qu' « UNE source », rapportant les paroles du Prophète devienne « LA source » aux yeux d'une grande partie de la communauté musulmane.

S'il est prouvé aujourd'hui, que parmi les quelques centaines de Hadith rapportés par Bukhari par exemple, il y en ait plusieurs dont on ait prouvé la non-exactitude, pourquoi ce « Sahih » jouit-il encore aujourd'hui, dans son intégralité, d'autant de reconnaissance ? Pourquoi ne pas y apporter les modifications escomptées, lorsqu'on sait ce que peuvent vivre les femmes aujourd'hui, à cause de certains Hadiths totalement discrédités par d'autres grands noms du fiqh ?

L'auteure oppose à ces rappels dégradants pour la femme, des images bien plus enviables en l'image d'Umm Salma l'une des femmes du Prophète, sage et meneuse de revendications, décrite comme « *Une femme d'une beauté hors du commun, possédant un jugement percutant, un raisonnement rapide et une capacité inouïe d'arriver à formuler des opinions justes* » (Mernissi, p. 159). Et Aïcha, l'épouse aimée, la femme respectée et écoutée, et dont l'ouvrage lui étant consacré, écrit par l'Imam Zarkachi au 8^{ème} siècle de l'hégire restera sous forme de manuscrit jusqu'en 1939. Mernissi en rapporte d'ailleurs quelques passages :

Aïcha est la mère des croyants (...), elle est l'amante de l'envoyé de Dieu (...) elle a vécu avec lui pendant huit ans et cinq mois, elle avait 18 ans à la mort du Prophète (...) elle a vécu soixante cinq ans (...). On lui doit 1210 hadiths... » et il ajoute : « Ce livre est consacré à son apport particulier (ma tafarradatbihi) dans ce domaine, notamment les points sur lesquels elle était en désaccord total avec les hommes de sciences de son temps (...) j'ai donné à ce livre le titre de Recueil des corrections qu'Aïcha a apportées aux témoignages des disciples (Al-Iiraad fi Ma IstadrakathouAïch 'ani As-Sahaba)... (Mernissi, p. 109)

Indépendamment du sujet féminin, F.M rappelle dans son essai d'autres disfonctionnements opérés depuis la disparition du Prophète. Elle y évoque la succession de l'Envoyé de Dieu, qui s'est faite aux dépens de la démocratie initiée par Mohammed. Démocratie qui s'écroulera dès que ce dernier eut rendu son dernier souffle. Le fait est que le peuple musulman n'a jamais eu son mot à dire quand à son représentant. C'est aussi cette capacité à percevoir l'Islam comme une science et le Coran comme un message indéfiniment nouveau qui s'est évanouie. Et puis ce statut de citoyenne gagné pendant les premières années de l'Islam et que la femme va perdre peu à peu, jusqu'à devenir dans certaines sociétés, un objet à cacher.

AssiaDjebbar, la fiction au secours de l'Histoire

AssiaDjebbar, qui emboîtera le pas à FatemaMernissi, empruntant cette voie de l'Histoire de l'Islam, aura pour objectif de rapporter des récits de femmes ayant approché de près ou de loin l'envoyé de Dieu. Djebbar ne tentera pas l'Ijtihad comme sa consœur, mais enveloppera l'Histoire d'un écrin fictionnel, ouvrant la possibilité à plus de détails.

Lors d'un colloque à Rabat en octobre 2008, Amel Chiheb dira : « (...) son ijthied est de se réapproprier le savoir historique de l'islam, longtemps monopolisé par les hommes(...) ».

Si la musulmane est aujourd'hui considérée dans sa société comme un être mineur tout au long de sa vie, elle serait en positions de se demander pourquoi cette condamnation? a-t-elle été réduite au statut d'enfant pare que la religion l'exige ou bien est-ce la société qui le veut ? Dans une société façonnée par la culture et les traditions, Amel Chiheb, note que le culturel, prenant le dessus sur le religieux est d'autant plus une entrave hégémonique à la libération de la parole féminine :

(...) La femme de par son rôle de gardienne de la tradition, sera exilée de la société si elle remet en question ce rôle qui donne définition à la culture qui, déjà opprimée, réplique l'oppression sur elle. Rejeter la subordination suppose rejeter sa propre culture. Ce rejet du statu quo rejoint inexorablement les discours impérialistes qui dévalorisent tout ce qui ne conforme pas à la norme établie par le centre impérial et c'est d'autant plus considéré comme un sacrilège vu l'amalgame faite entre culture et religion. Il est naturellement plus difficile de traiter les problèmes lorsqu'ils prennent un caractère sacré. (...) (ChihebAmel, 2008: 264)

Être taxée d'agitatrice athée était pour AssiaDjebbar un risque à prendre, d'autant plus que nous étions loin de deviner en 1991 tous les troubles qu'allait vivre l'Algérie avec l'islamisme radical et son lot de tragédies. Raison était donnée à la femme qu'est AssiaDjebbar de prendre l'arme qu'elle manie le mieux pour faire face à cette pensée « tachriste »¹ qui montait en Algérie. Cet ouvrage, mais surtout, tout ce que peut représenter une femme comme Djebbar va la pousser à l'exil. Demeurant en France, elle ne cessera de défendre les droits de la femme algérienne et musulmane.

AssiaDjebbar, en accompagnant le récit de paroles et de commentaires de personnages ayant réellement existés, nous fait vivre l'illusion du réel, en tant que témoins de scènes phares dans l'Histoire de la religion musulmane. Nous avons compris *Loin de Médine (DjebbarAssia, 1991)* d'AssiaDjebbar, comme une succession logique du *Harem politique* de FatemaMernissi, nous y découvrons alors, un monde où les femmes étaient des citoyennes à part entière, jouant des rôles souvent bien plus importants que ce que les fouquahas et autres exégètes ont bien voulu leur concéder. Et comme sa voisine marocaine, l'algérienne relèvera cette volonté masculine de garder l'action féminine secrète.

Contrairement à FatemaMernissi, qui exploite avec discernement la femme dirigeante, forte et respectée, AssiaDjebbar choisit pour sa part des anonymes, des femmes du peuple, proches ou pas du prophète Mohammed, qui ont pu imposer leurs positions, qui ont influencé leur société et qui ont eues une voix audible à la naissance de l'islam. Une musulmane d'aujourd'hui, serait certainement plus à même de s'identifier à ces simples femmes, qui n'avaient pas la position ou le savoir d'une Aicha bint Abou Bakr. Il est à noter que ces femmes ont du caractère. Elles n'hésitent pas à exprimer leur désaccord lorsque ceci s'avère nécessaire. Et contrairement au mythe actuel de la femme musulmane pieuse, qui doit garder le regard bas et une voix quasi muette, ces femmes osent dire leur volonté du changement sans retenue.

AssiaDjebbar entame son texte avec l'histoire de cette jeune reine yéménite, sans nom, légitimée dans son rôle par l'Envoyé de Dieu, lui-même. Usant de sa beauté et de son intelligence, elle participera à la mise-à-mort d'Al Asswad, ce faux prophète, maudit par Mohammed, qu'elle acceptera d'épouser dans un désir de vengeance. Par son action, cette reine oubliée permettra à l'Islam de s'installer définitivement à Sanaa. La reine disparaîtra dans un oubli éternel, dès l'accomplissement de sa tâche.

C'est encore Tabari, explicateur du texte religieux, qui rapporte son histoire, sans la citer nommément. L'exégète omet-il le nom de cette reine par ignorance, par simple omission, ou par volonté de cacher aux croyants le nom d'une femme dont l'action fut pourtant décisive dans la progression de l'Islam.

Plusieurs récits de femmes arabes, musulmanes, s'enchaînent dans l'ouvrage d'AssiaDjebbar, elles sont épouses, amoureuses, libres, bédouines, nobles, migrantes ou esclaves, elles mènent l'action, disent et assument leur volonté, fuient leur destin, quittent, seules, leurs familles, époux et tribus, pour épouser une cause qu'elles croient juste. Elles sont maîtresses de leur vie, et ne s'en cachent pas. Elles ont la liberté de refuser un homme qui ne leur convient pas, pour une raison ou pour une autre.

¹ En rapport avec la charia, dogme islamiste qui prône l'application rigoureuse de l'Islam.

Est-ce le tollé qui a suivi les travaux de Fatima Mernissi, où est-ce la conjoncture politico-sociale algérienne qui a précédé la publication de *Loin de Médine* qui ont influencé AssiaDjebbar dans ses choix narratologiques, optant pour des micro-biographies romancées, permettant plus de littérarité et ouvrant le champ à un « possible » féminin.

Loin de Médine donne en effet une voix à des personnalités ayant existé par le passé. Ces femmes nous rappellent ô combien, le rôle de la femme fut important et décisif dans la construction de la religion musulmane. Elles sont en effet actrices directes, ayant inspiré hadiths ou versets coraniques. Elles ont défendu des causes, avec l'appui du Prophète et ont été des adversaires craints.

La romancière rapporte, à travers une autre fiction biographique¹, l'histoire de la jeune adolescente Oum Keltoum, fille et sœur de farouches ennemis du Prophète. Elle est également la sœur utérine d'Uthmane, cousin et compagnon de Mohamed. La jeune fille, rendue célèbre par les versets coraniques, descendus pour légiférer sur son cas, est la première femme « Mouhajira² », ayant quitté son foyer pour suivre Mohamed et sa religion.

La jeune fille interpelle directement le Prophète, le lendemain de son voyage. Elle a tout juste quinze ans et ses frères, hostiles au prophète, viennent la récupérer. Ils avaient signé, avec les musulmans, le traité de Hodeiba, leur accordant le droit de récupérer les leurs, s'ils s'étaient rendus auprès des musulmans :

- *Ô Messenger de Dieu, je ne suis qu'une femme ! Or tu sais, toi, combien la situation des femmes est toujours celle des êtres les plus faibles ! (...)*

- *Ô Envoyé de Dieu, s'exclama-t-elle, si tu dois aujourd'hui me rendre à mes parents, ils me contraindront, je suis sûre, dans ma foi ! Je sens, oh oui, je sens bien que mon espoir de vivre en musulmane faiblirait (...). (Djebbar, p. 167)*

Oum Keltoum se verra gratifiée de versets accordant à la femme une liberté, jusque-là inespérée, celle du choix de son destin. Elle aura ainsi gagné le respect de tous et participé grandement à l'émancipation de la femme musulmane.

Ô vous, les Croyants !

Lorsque des Croyantes qui ont émigré viennent à vous,

Eprouvez-les

Dieu connaît parfaitement leur foi !

Si vous les considérez comme des Croyantes,

Ne les renvoyez pas vers les incrédules ! (Djebbar, p.168)

Comme les autres personnages du roman, Oum Keltoum est une « rawiya »³, les rawiyates musulmanes ont autant transmis de récits que les hommes. N'oublions pas que nous sommes dans une culture à tradition orale et que les femmes ont longtemps maîtrisé cet art.

Amel Chiheb note qu' : « en s'inscrivant dans la lignée des rawiyates, Djebbar fait de

« l'ijtihad », qui était jusque là l'apanage des hommes, un moyen de subversion qui contourne la double oppression et qui remet en question les mythes établis. Ces

¹ La biographie romancée (ou fiction biographique) est un genre littéraire qui met en scène la vie d'un personnage célèbre ou anonyme parfois, sur le mode du roman. L'auteur choisit un personnage réel puis introduit à la fois des éléments avérés de sa vie et des événements, réflexions ou scènes qui sont le pur fruit de son imagination. Ce procédé permet ainsi de dévoiler l'existence d'une personne digne d'intérêt pour nous faire partager son intimité. Ce héros particulier peut aussi être emblématique d'une époque, d'un milieu social

² migrante

³ conteuse

rawiyates deviennent un symbole qui exorcise le silence hégémonique, qui décentre l'histoire en contournant le tabou majeur qui consiste en la voix féminine (...) (Chiheb, p.266).

AssiaDjebbar aura participé, telle Fatima Mernissi à rappeler une réalité longtemps étouffée. En faisant entendre ces différentes voix féminines, le lecteur devient témoin d'une réalité historique qui fut la base d'une croyance, puisque la religion musulmane repose sur des récits de vie du Prophète Mohammed, de ses épouses, de ses compagnons et de ses disciples.

Ces deux femmes ont su rappeler qu'à une certaine époque de l'Histoire musulmane, celle contemporaine au prophète Mohammed, seule la transmission de l'information comptait. Le sexe du conteur n'étant pas une référence de vérité. Les récits rapportés étant extraits d'ouvrages écrits par des exégètes reconnus, font de ces deux textes de véritables documents contemporains attestant d'une réalité autre que celle que les femmes vivent aujourd'hui.

Avec la disparition de Fatima Mernissi et d'AssiaDjebbar, nous avons perdu une intonation maghrébine féminine, qui a longtemps prêché et défendu une modération dans la pratique des dogmes religieux, en poussant les portes du dialogue, en nous réconciliant avec notre identité, plus proche de la merveilleuse histoire de Mohamed, que d'un obscurantisme machiste venu d'ailleurs.

Entreprendre de rendre aux femmes musulmanes leurs droits est un vœu de voir enfin la communauté musulmane réconciliée avec ce qui représente la moitié de ses adhérents. C'est un espoir de voir un jour notre société progresser, avancer, bien loin des interrogations désinvoltes qui ne cessent de freiner son évolution.

Nul besoin de signaler que l'actualité du monde nous oblige à convoquer les textes originaux. Les relire avec beaucoup d'attention pourrait peut-être nous éclairer sur ce moment ou tout a basculé. Celui où hommes et femmes se verront séparés des lieux du pouvoir et du savoir à tout jamais. Comprendre et accepter notre passé tel qu'il s'est déroulé à la naissance de l'Islam est la seule voie qui nous mènera vers un avenir apaisé, centré sur le vivre ensemble, vivre en paix.

Bibliographie

- Mernissi, F, 1987, 1992, *Le Harem politique Le Prophète et les femmes*, Paris, Albin Michel.
Djebbar, A, 1991, *Loin de Médine*, Paris, Éd. Albin Michel.
Al-Afghani, S, *Aïcha et la politique*, 1971, Beyrouth, Dar Al-Fikr.
Arkoun, M, *Lectures du Coran*, 1982, Paris, Maisonneuve et Larose. Edition définitive, Albin Michel, 2016.
Bukhari, *Al-Jâmi'us-Sahih*, contenant près de 7275 hadiths considérés comme authentiques selon sa méthodologie.
Chiheb, Amel, 21- 25 octobre 2008, « Islam et droits de la femme : Loin de Médine ou l'ijtihad littéraire d'AssiaDjebbar », *Acte des travaux du 5ème congrès des Recherches Féminines dans la Francophonie Plurielle. Le féminisme face aux défis du multiculturalisme*, Rabat.
Ibn Quayyim Al Jawziya B. Hisham, *Al Manar Al Mounif*, 1982, auteur de la biographie du prophète, Maktabat Al Matbou'ataalislamiya.
Shahrou, Mohammed, 1990, *Le Livre et le Coran : une lecture contemporaine*, Damas, Alahali.
Tabari, 1980, *Mohamed sceau des prophètes : une biographie traditionnelle*, trad. Zotenberg, Paris, Sindbad.

Mounia Belguechi est maître de conférences, en Littérature générale et comparée, à l'Université « Les frères Mentouri », Constantine, Algérie (Faculté des lettres et des langues, Département de lettres et langue française). En 2016 il a soutenu sa thèse « Romain Gary, une vie, des identités, une œuvre ».